

Echappées

MASSIMO DAVIDDI

1.

Les oiseaux demandent en un pas de danse quel temps il fera l'année prochaine, si la gouttière plutôt que d'être changée sera réparée par un bon artisan, si, en volant à quelques mètres de la maison, signe de courage et de curiosité, ils verront nos gestes, les pièces, les habits mis de la même manière qu'aujourd'hui et que ces derniers jours d'été. Et, nous taisant, désolés parce que nous sommes arrivés jusqu'ici poussés par le siècle, nous laisserons ouvert un doute. Qui sait?

2.

Il y a des échappées qui arrivent à l'improviste, signaux, lumières, versants. Dans le flux des images, d'un son, c'est voir une histoire telle qu'elle est, ce que tu aurais voulu qu'il arrive ou ce qui aurait pu arriver. La vie, dans un bout de vie.

3.

Combien de fois nous nous sommes penchés pour prendre un crayon, une feuille de papier, sur le sol un soleil d'après-midi, chaud, violent, le dos par terre; un instant avant de décider du geste, ralentir, changer de visage, aller à plein titre vers la vieillesse, profonds les champs que tu as vus à la surface, perdues leurs fleurs.

4.

Les escargots du coin de la rue qui cherchent un appui avec leur salive, tu les sauves, tu les gardes en toi? Si tout est un cycle, c'est là notre espoir, protéger, traverser un parc à pied et soutenir le poids de la mémoire, jouir d'une fontaine qui verse de l'eau, encore, pour tous. Boucher le robinet, finir par des giclements, sourire, trempé.

5.

On meurt différemment au rez-de-chaussée, les prières se forment dans le va-et-vient des gens et elle ou lui dans le lit à quelques mètres du rideau qui tient tout en vie manifeste l'idée que les soins, les médicaments, l'odeur des gazes sont dans le son d'une chanson. Une femme passe et entend une chose à la dérobée, elle pense qu'en est-il de ceux qui habitent aux étages supérieurs. Par combien de monde sont-ils entourés, eux?

6.

Un temps différent, insolite, quand tu demandais pourquoi les chaussures n'étaient pas à leur place, dépareillées à l'entrée, puis le poisson rouge à qui tu étais censée changer l'eau depuis longtemps était vivant, scintillant, à ton insu. Il semblait que tu ramassasses les cendres, les corps dormants et en transe, les malades qui montaient jusqu'à la porte. Le monde en un cri, un vertige près de nous, simple, renversé.

7.

De la petite chatte Wendy au pelage tacheté noir et blanc, on sait que sa propriétaire la recherche, on voit le museau sortir d'une feuille de papier affichée sur différentes vitrines, on en voit beaucoup à vrai dire, mais il arrive qu'on s'arrête devant une parmi les nombreuses, je ne sais pas pourquoi. Je voudrais la retrouver, composer le numéro que je lis près de la prière d'appeler à toute heure; la voir sortir des ténèbres des perdus, la sauver.

8.

On disait tout doucement tuberculeuse, ce voyage à Miazzina rive piémontaise, le lac, les salons, l'ensemble de tout ce qu'ils font, radiographies, prélevements, tampons. Et du cancer, qu'en dit-on aujourd'hui, comment le formule-t-on d'après le mot interdit écrit par Susan Sontag, la mort à temps, le tunnel?

9.

Ce sont les premiers appels que je reçois sur WhatsApp, tu as voulu le mettre à tout prix sur mon portable et m'expliquer; et pourtant, tandis que j'essaie de te répondre, je pense aux phrases entendues sur les bancs d'école. What are you doing? ou What the matter? Et enfin Who are you? Je ne le sais toujours pas, dis-je à ma prof d'alors avant de revenir aux touches avec mes mains.

10.

À marché je mange un peu de viande crue, le boucher prend la petite tranche, la hache et la dépose sur le papier. Je reste seul et, en attendant, je regarde ceux qui achètent des tomates et des oignons, de la salade; je demande à la dame du stand si elle me vend un citron, elle me le presse directement, elle insiste, elle voudrait me donner une caresse. Elle aussi, pour une douleur?

11.

Tout ce qui n'est pas familier est notre destin, la série d'adresses qui ne sert à rien même si un jour tu chercheras à comprendre où et comment. Les petits agendas, les notes trempées par une pluie bénissante s'estompent, font d'autres images, se transfigurent.

12.

Parfois j'ai l'impression de voir Mario Mondo en haut d'une rue qui pédale je ne sais pas où, qui passe peut-être la frontière pour aller acheter le journal, boire un café; en été, je pense qu'il est sur un chemin de terre battue toscan ou de France, sable et cailloux, à l'entour terre glaise, argile, vignes basses. «Il dessinait beaucoup de visages, les derniers en noir sur des post-it», dit Cristina. Je l'attends ici, à la Pinacoteca Züst.

13.

Souvent ce sont les chiffres qui nous trompent, lus pour rendre compte de la vie, une somme, une circonstance, une indication de poids, de leviers, les atmosphères, la longueur du bassin, la jupe à rallonger, des mesures, les cadres à réparer, combien de temps il faut pour escalader un sommet. À quelle heure il part, le train? Je suis ici à faire des comptes, ils ne jouent pas, me tombent dessus.

(...)

15.

Dans les abattoirs d'autrefois, vieilles structures du début du XX^e siècle, hautes et grises avec un toit en vitres tu entendais le chant du sang, la ligne de tous les organes que tu ne vois pas dans la vie, les oreilles du porc accrochées et inertes malgré la longueur du câble. Elle chatouillait, l'odeur, quand nous portions des quarts sur nos tabliers, un travail comme les autres disait Sergio, élévation de poids et de formes tout à la fois, bien qu'en pièces, démembrées. Créatures. Fresques.

(...)

17.

Bruits subtils, infinitésimaux, et pourtant capables de te faire chercher quelqu'un ou quelque chose dans la maison vide, peut-être vide pour toujours, mais si tu remontes le courant de sons, de déplacements, la trainée devant tout requiert un acte d'humilité, de foi, juste au moment où dans ta vie elle semble perdue; alors tu cours d'une pièce à l'autre, tu te caches, tu attends. Au-dessus de toi, la dame ferme les volets, le mari demande si le dîner est prêt. Il est presque une heure.

18.

L'homme en face contrôle combien son chien a mangé, nettoie son écuelle, un soin presque obsessionnel; la soupe est encore chaude? Il y a encore de l'eau à boire? Et les croquettes – l'animal en est gourmand – il vaut mieux faire semblant de rien? En attendant, Black vieillit, personne n'en saura rien des maladies de l'autre et c'est ce qui me paraît beau, pas d'âge pour la mort, ni d'idée pour la préparer. Elle survient et c'est tout.

Traduit de l'italien par Renato Weber. Extrait de «Douglas», à paraître l'an prochain.

biblio

Madre Assenza

Milan, La Vita Felice, 2018.

Il silenzio degli operai

Prix suisse de littérature 2012, Milan, La Vita Felice, 2012.

Zoo persone

Balerna, Ulivo, 2000.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cértli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



bio

L'AUTEUR Massimo Daviddi est né à Florence en 1954 et vit entre Mendrisio, Chiasso et Milan. Il a étudié les sciences politiques à Milan et est diplômé en sociologie de l'université d'Urbino. Journaliste pour *La Regione Ticino*, il a également fondé la revue de l'Association pour la culture populaire de Balerna, *Cittadinanza*, et a dirigé la revue *Bazar Magazine*, dédiée au vécu des citadins étrangers. Ses livres ont été finalistes de plusieurs prix italiens (biblio sélective ci-contre). Les textes publiés ici sont extraits de *Douglas*, à paraître l'an prochain. Ils seront publiés en mai dans la revue suisse d'échanges littéraires *Viceversa Littérature* 13, «Listes, inventaires, fragments» (Ed. Service de Presse Suisse / En bas), qui consacre un portrait au poète.

LE TRADUCTEUR Né en 1987 et originaire des Grisons, Renato Weber a passé son adolescence en Suisse romande puis a étudié les lettres françaises et italiennes à Bâle, Pavie et Neuchâtel. Il a notamment traduit le recueil de nouvelles *Milò* d'Alberto Nessi (Ed. Campanile, 2016). Découvrez ses propos sur sa traduction de Massimo Daviddi sur www.lecourrier.ch/auteursCH